Thérèse Charles-Vallin, *François Cabarrus, un corsaire aux finances*

Elisabel Larriba

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/791>

DOI : 10.4000/bhce.791

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 311-313

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Elisabel Larriba, « Thérèse Charles-Vallin, *François Cabarrus, un corsaire aux finances* », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 51 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/791> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bhce.791>

Comptes rendus Reseñas

Thérèse CHARLES-VALLIN

François Cabarrús. Un corsaire aux finances,
Paris, A2C Medias, 2013, 181 p. + [21 pl.].

La *Ilustración*, déclarait Gérard Dufour avec le sens de la formule qu'on lui connaît, « ce sont les Lumières émasculées, auxquelles on a interdit d'aborder l'essentiel : ce qui touche à la monarchie et à la religion »¹. Rien d'étonnant au bout du compte dans une Espagne où, comme chacun sait, la soif de réformes et la volonté de régénérer le pays naissent dans le giron du pouvoir et des « clases pudientes », où « raison et fanatisme absurde » (pour reprendre une citation bien connue de Voltaire) se côtoient allègrement et où l'Inquisition, loin d'être moribonde, ne ménage pas sa peine pour endiguer la propagation des idées nouvelles. Il n'en reste pas moins que, dans cette Espagne où, comme le souligna, au lendemain de la Révolution française, le comte de Floridablanca (premier secrétaire d'État de Charles IV), la *Ilustración* était un nectar à consommer avec modération (idée d'ailleurs partagée par nombre d'*ilustrados* dont la prudence l'emportait bien souvent sur l'audace), se distinguent quelques individus résolument en avance sur leur temps et dont la pensée annonce les bouleversements politiques que devait connaître l'Espagne à partir de 1808. On peut y voir, ce que souligna Antonio Elorza dans son introduction aux *Cartas económica-políticas* de León de Arroyal², des « prérévolutionnaires ». Parmi ces partisans d'une *Ilustración* que l'on pourrait peut-être qualifier de radicale ou de libérale figure en bonne place François de Cabarrús.

Né à Bayonne en 1752, au sein d'une famille de corsaires, d'armateurs et de négociants ayant pignon sur rue, il n'a que dix-neuf ans lorsqu'il franchit les Pyrénées pour aller parfaire sa formation à Valence auprès de l'un des correspondants de son père, Antoine Galabert. Le fougueux jeune homme, dont les affaires ne sont pas le seul centre d'intérêt, succombe aussitôt au charme de l'une des filles de son hôte, la belle María Antonia avec

¹ Gérard DUFOUR, *Lumières et Ilustración en Espagne sous les règnes de Charles III et de Charles IV (1759-1808)*, Paris, Ellipses, 2006, p. 149.

² Lors de la première édition en 1841 ces *Cartas* furent attribuées à tort au comte de CABARRUS.

qui il s'enfuira et qu'il épousera en secret en 1782. Peu de temps après, il s'établira, avant de partir à l'assaut de la capitale, à Carabanchel, où le grand-père de sa femme possédait une fabrique de savon, et ce sera là le début d'une extraordinaire aventure qui le liera à l'Espagne, sa patrie d'adoption (il fut naturalisé en 1781 et anobli par Charles III en 1789), jusqu'à son dernier souffle. Son esprit brillant, passionné, curieux de tout lui ouvrit les portes des cercles les plus huppés de la Villa y Corte et lui permit de frayer avec l'élite politique. Grâce à ses talents de financier et d'économiste, Cabarrus sut s'attirer les grâces du pouvoir. On lui doit, notamment, la fondation en 1782 de la première banque espagnole (le célèbre Banco de San Carlos) dont il assura la direction jusqu'en 1790. Mais ce n'est là que l'un des hauts faits d'un homme qui connut une ascension fulgurante, émaillée de quelques chutes retentissantes, la réussite entraînant son lot d'ennemis, et de zones d'ombre. De fait rien ne fut ordinaire dans le parcours du « sublime Cabarrus » (comme disait de Valentin de Foronda).

La trajectoire et l'œuvre de celui que Thérèse Charles-Vallin qualifie très justement de « corsaire aux finances » ne pouvaient que retenir l'attention des historiens de l'économie et c'est tout naturellement qu'il trouva une place de choix dans la thèse d'État de Michel Zylberberg : *Une si douce domination. Les milieux d'affaires français et l'Espagne vers 1780-1808* (Comité pour l'Histoire économique et financière de la France, 1993). Pedro Tedde de Lorca, qui porta un intérêt tout particulier à la Banque de Saint Charles, s'intéressa également à cette facette de Cabarrús que l'on retrouve également dans bien des travaux d'Ovidio García Regueiro dont *Francisco de Cabarrús. Un personaje y su época* paru en 2003 (Madrid, Centro de Estudios constitucionales). Les *Cartas josefinas : epistolario de José Bonaparte al conde de Cabarrús (1808-1810)*, que Francisco Luis Díaz Torrejón publia en 2003 (Sevilla, Fundación Genesian), sont celles que Joseph I adressa à son ministre des finances. Mais Cabarrus offre bien d'autres facettes. Ainsi, l'expert en économie, le financier passe bien souvent le relais à l'intellectuel éclairé, à l'*arbitrista* qui lui s'intéresse à tout et aspire à une réforme générale de l'Espagne, comme on peut le constater dans ses célèbres *Cartas sobre los obstáculos que la naturaleza, la opinion y las leyes oponen a las felicidad pública* (Vitoria, 1808) que José Antonio Maravall remit à l'honneur en 1973 (Madrid, Castellote).

Thérèse Charles-Vallin dans son ouvrage nous ramène sur les traces de ce « corsaire aux finances », personnage complexe qui, comme elle le rappelle dans le Prologue, fut « un homme à paradoxes » et « une personnalité contradictoire », faite « d'ombre et de lumière », selon Ovidio García Regueiro. Au fil des huit chapitres qui composent cette monographie, l'auteur revient sur les origines familiales du comte de Cabarrus (Chapitre I *Sang de corsaire et réseaux marchands*), sur ses premiers pas en Espagne et dans le monde des affaires, sur la mise en circulation des fameux *vales reales* et la fondation du Banco de San Carlos qui vont asseoir sa réputation comme expert financier, lui ouvrir le chemin de la fortune (Chapitre II - *Un jeune basque bondissant*) et, au passage, lui procurer son lot d'ennemis de part et d'autre des Pyrénées (Chapitre III - *De l'ombre à la lumière : un prince à Madrid*). Thérèse Charles-Vallin ne manque pas d'évoquer l'affaire de l'*Elogio de Carlos III* qui mit à terre Cabarrus (Chapitre IV - *Des lumières à l'ombre : « Que Madrid est cruelle »*). Comme chacun sait, cet hommage appuyé à un monarque qui avait promu une politique éclairée (lu devant la Real Sociedad Económica Matritense le 25 juillet 1789 – quelques jours après la prise de la Bastille – et publié au mois de décembre) lui valut les affres d'un procès inquisitorial et de goûter au froid des cachots. Et c'est à l'ombre du château de Batres qu'il rédigea les fameuses *Cartas sobre los obstáculos que la naturaleza,*

la opinión y las leyes oponen a la felicidad pública dont les idées majeures sont rappelées au chapitre V (*Lettres d'un prisonnier d'État sur la félicité publique*). L'épreuve fut rude, mais il en fallait plus pour abattre Cabarrus. Libéré en 1792 et réhabilité en 1795 (ce à quoi Godoy ne fut pas étranger), il se vit confier par le Prince de la Paix diverses missions diplomatiques d'importance, fut même nommé Conseiller d'État en 1797 (Chapitre VI - *Ambassades extraordinaires*) et endossa, par ailleurs, avec enthousiasme et détermination, l'habit d'« agriculteur éclairé », mu par l'espoir d'apporter sa pierre à la résolution du problème agraire qui frappait l'Espagne et, bien sûr, d'en tirer au passage quelque menu bénéfice (Chapitre VII - *Rêves bucoliques et réalités terrestres*). Cette dernière expérience ne fut assurément pas à la hauteur de ses espérances. Mais c'est une autre aventure, bien plus exaltante, qui l'attendait. En 1808, alors qu'éclatait la Guerre d'indépendance et que chacun était appelé à choisir son camp, ce Français devenu espagnol opta pour l'*afrancesamiento*. Porté par le désir de contribuer à la régénération de son pays d'adoption et de mettre en pratique les principes énoncés dans ses *Cartas...* (qu'il pensait « condamnées au secret » lorsqu'il les rédigea, mais qu'il publia, partiellement, à Vitoria en 1808), il servit sans la moindre réserve Joseph I^{er} (« Roi philosophe » pour les uns, « L'Intrus », pour les autres) qui lui confia la Surintendance de la Caisse de Consolidation et d'Amortissement puis le ministère des Finances (Chapitre VIII – « *Hasta la muerte* » : *le ministère des Finances de Joseph Bonaparte*). Cabarrus, pièce essentielle de l'appareil d'État jacobin et donc l'un des « célèbres traîtres à la nation » (comme dirait le Père Martínez) mourut à Séville le 27 avril 1810, avant que ne soit promulguée, dans le camp adverse, la *Constitución política de la monarquía española* (dont l'esprit ne lui aurait pas déplu) et que le sort de l'Espagne ne fût scellé.

Malgré la diversité des sources citées, l'ouvrage que Thérèse Charles-Vallin a consacré à son illustre aïeul ne réservera guère de surprises aux historiens connaisseurs de cette page essentielle de l'histoire de l'Espagne et les laissera parfois sur leur faim. Mais le récit du parcours de cet aventurier de la finance et de la politique où, comme le souligne l'auteur, le romanesque n'est pas absent, ne manquera pas d'intéresser et de séduire un public moins spécialisé, mais épris d'histoire.

Elisabel LARRIBA
Aix-Marseille Université, CNRS, UMR 7303 TELEMME